

Nuit noire, sans lune. Au loin, des canons grondent. Le ciel est rouge du reflet d'un incendie : c'est la maison du carrefour Nikitskaïa qui brûle, allumée par nos projectiles.

Tout est calme sur la Sadovaïa.

A Koudrino, quelques coups de feu éclatent.

Nous interrogeons une patrouille :

— Camarade, de quel régiment ?

— 193^e.

— Eh bien, comment ça va par ici ?

— Ah ! voilà, il y a des mauvais plaisants qui tirent de la maison d'en face. On ira voir ça demain matin.

Autre coup de feu, suivi d'un autre encore. Nous entendons l'écrasement d'une balle.

Nous tournons le coin d'une maison et continuons notre route.

Mostovenko veut m'entraîner chez lui.

— Viens donc manger un morceau, ce qu'on trouvera ; on se reposera une petite heure...

Le matin venu, je poursuis ma route.

Le boulevard Zoubovsky. Il est désert. Tout à coup on tire, je ne sais d'où. Cliquetis de vitres cassées.

Voici la place de Kalouga. C'est un quartier ouvrier. Beaucoup d'animation et de mouvement. Un fourgon automobile, chargé de pain, file à toute vitesse. Des groupes d'ouvriers armés s'avancent. Le calme renaît aussitôt en moi, j'ai confiance, je me sens comme chez moi.

Le Soviet du quartier est bondé. Le camarade Fradkine s'agite et donne des ordres.

Nos rédactions se sont installées dans le réfectoire de l'Institut Commercial. Dans la pénombre, j'aperçois deux tables et nos camarades Stépanov, Olminsky, Boukharine.

Arrivent ensuite Iakovlev, Kieselstein, Vladimirsky. Nous improvisons une séance et nous nous communiquons nos impressions sur la situation dans les divers quartiers. Les renseignements donnent en général l'idée du succès.

Le camarade Vladimirsky sera de service cette nuit à l'Institut ; Kieselstein et Iakovlev se rendront dans les Soviets ; quant à moi, je retourne au Comité de G. R.

Nous convenons de nous retrouver le lendemain matin au Soviet Central.

Je prends place en automobile avec Podbelsky et Britchkina. On nous conseille de passer par le pont Krasnokholmsky. Nous atteignons la Taganka. Nos sentinelles viennent nous prévenir : il y a sur la place une mitrailleuse ennemie qui fonctionne ; ils nous engagent donc à passer par les ruelles.

Notre chauffeur lance sa machine et, dans l'obscurité, nous traversons la place par le milieu. Tout va bien. La mitrailleuse crépite à quelques pas.

Un de nos postes nous crie d'arrêter.

Ils veulent voir nos documents, vérifier nos laissez-passer.

Mais, le frein de l'automobile étant détraqué, nous descendons à fond de train vers Zatsépa.

Nos soldats ouvrent le feu sur nous.

Minute d'angoisse.

Et nous n'y pouvons rien.

Cependant la machine finit par s'arrêter en grinçant.

Une patrouille accourt.

— Vos laissez-passer...

Nous leur tendons tout un paquet de papiers.

Nos papiers sont en ordre.

Notre chauffeur fourgonne dans sa machine.

— Diables que vous êtes, qu'est-ce que vous avez à courir comme des possédés ? C'est-il pas, des fois, que vous auriez soupé de l'existence ?...

Ils nous en disent de toutes les couleurs.

Nous cherchons de nous justifier : le frein... vous savez... on n'y peut rien... pas exprès...

Le chauffeur refuse de nous conduire plus loin.

— Vous voyez bien que la machine est abîmée.

Nous partons à pied. A peine avons-nous fait dix pas que l'automobile nous rattrape.

Notre chauffeur, évidemment, s'est calmé.

— Allons, montez, je vais tâcher de vous mener.

Sans encombre, nous atteignons l'arc de triomphe de la Porte Rouge. Alors, nous renvoyons la machine et nous décidons de continuer notre chemin à pied.

A la Soukharéva, nous entrons pour un instant au Soviet Municipal du quartier.

Malgré l'heure tardive, la vie bat son plein. Des gens montent et dégringolent quatre à quatre l'escalier.

On nous raconte une escarmouche sur la Loubianka, on nous dit que la Nikolskaïa est déjà tombée en notre pouvoir.

Les jours de nos ennemis sont comptés, c'est clair.

Vite, au Soviet Central pour y porter ces fraîches nouvelles, ces excellentes nouvelles !

En octobre 1917, Moscou a soutenu avec honneur Pétersbourg. La classe ouvrière de Russie a payé son affranchissement du sang de ses meilleurs enfants.

Le 7 novembre est le grand anniversaire de la première révolution socialiste. Le prolétariat russe a dit son mot ; la parole, désormais, est à l'Europe Occidentale.



Bois gravé de Lébédéff.